



HAL
open science

La jouissance comme concept psychanalytique et son potentiel destructeur sur l'organisme

Georgios (Yorgos) Dimitriadis

► **To cite this version:**

Georgios (Yorgos) Dimitriadis. La jouissance comme concept psychanalytique et son potentiel destructeur sur l'organisme. 2017. <hal-01468828>

HAL Id: hal-01468828

<https://hal.science/hal-01468828v1>

Preprint submitted on 15 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La jouissance comme concept psychanalytique et son potentiel destructeur sur l'organisme

Yorgos Dimitriadis

Problématique de la notion de jouissance dans l'œuvre de Freud

En 1969, durant son séminaire «L'envers de la Psychanalyse» (1969/1970, p.93), Lacan déclarait que, s'il reste à la psychanalyse une tâche à accomplir, c'est celle de la création d'un autre champ énergétique, celui de la jouissance, pour lequel des structures autres que celles de la physique seraient nécessaires. Il regrettait d'ailleurs que ce champ ne s'appellera pas, comme il l'aurait souhaité, «le champ lacanien» car il ne serait même pas parvenu, pendant le temps qui lui restait, à en ébaucher les bases. Durant son enseignement, il a nommé sept versions de la jouissance : de la Chose, de l'Être, de l'Autre (comme génitif subjectif et objectif), de l'image du corps, de l'image phallique, la jouissance sexuelle et celle de la vie. En ce qui concerne la question de la jouissance, les choses pour Freud sont assez différentes : il a décrit des situations diverses qui pourraient s'y référer, la joie, le plaisir, le plaisir extrême, l'extase, la béatitude, le volupté quand il s'agit de satisfaction sexuelle, la libido, et l'excitation sexuelle préliminaire, sont quelques-unes d'entre elles. Par cette liste, nous nous faisons déjà une idée du fait que jouissance n'est pas plaisir, mais qu'au contraire, comme Lacan (1967, p.46) a énoncé, dans sa conférence «Médecine et psychanalyse», le plaisir est «ce qui nous arrête nécessairement à un point d'éloignement, de distance très respectueuse de la jouissance » (1967, p.46). Dans la même conférence Lacan a dit de la jouissance qu'elle «est toujours de l'ordre de la tension, du forçage, de la dépense, voire de l'exploit. Il y a incontestablement jouissance au niveau où commence d'apparaître la douleur» (1967, p.46). Bien que figurant dans le vocabulaire de Freud, le terme jouissance, *Genuss*, n'a pas valeur conceptuelle. D'après Patrick Valas (1988, p.27) et Nestor Braunstein (2003, p.103), chez Freud ce terme « *Genuss* », remplace parfois le mot *Lust* – que l'on pourrait traduire par plaisir ou souhait - et qui prend alors le sens de plaisir intense, d'extase, de volupté ou même celui de libido. Lorsque Freud (1920, p.285-287) décrit le *fort-da*, jeu de son petit fils de 19 mois qui jette au loin la bobine de fil et la ramène à lui en mimant les départs de sa mère, il note avoir discerné une joie morbide («une expression d'intérêt et de satisfaction») sur son visage, comme si ce dernier ressentait une sorte de plaisir dans la douleur de ce jeu, que déclenchait la douleur psychique due au départ de sa mère. Freud note à propos que : «La poussée ne pourrait malgré tout répéter dans le jeu une impression désagréable que parce qu'un gain de plaisir d'une autre sorte, mais direct, est lié à cette répétition» (1920, p.287). Dans le même texte il parle de la jouissance du spectateur de la tragédie : "Gardons-nous encore d'oublier que chez les adultes l'activité artistique de jeu et d'imitation qui, à la différence du comportement de l'enfant, vise la personne du spectateur, n'épargne pas à celui-ci, par exemple dans la tragédie, les impressions les plus douloureuses et peut pourtant être ressentie par lui comme une jouissance (*Genuss*) supérieure". Pourtant, Freud avait utilisé le terme «*Lust*» dans «l'homme aux rats» (1909) – ou l'analysant décrit la torture de la pénétration d'un rat dans l'anus du torturé – il discerne une expression complexe et étrange sur le visage de «l'homme aux rats», à propos de laquelle il note : «Expression que je ne pourrais traduire autrement que comme étant *l'horreur d'un plaisir (Lust) par lui même ignorée*». Ainsi, pour Freud, la jouissance tout comme le plaisir extrême enfrennent le principe de plaisir.

Passons à présent au principe de plaisir. En suivant au début l'idéologie médicale de son époque sur le psychisme – traité comme une forme de réflexe complexe – Freud avait considéré, dans son article «Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique» (1911), que le psychisme est gouverné par un principe régulateur dont le rôle est d'assurer la recherche du plaisir (*Lust*) et d'éviter le déplaisir (*Unlust*). Ainsi, indépendamment du fait que la tension provienne de facteurs endogènes ou exogènes, il la reconnaît comme déplaisir, alors que le plaisir est la diminution de cette tension et le retour à une situation de repos. Ce principe de plaisir, d'inertie ou de stabilité (*Lustprinzip*), – termes employés par Freud comme équivalents dans divers points de l'élaboration de son hypothèse économique pour le psychisme – s'étend dans la relation établie entre ce principe et le principe de réalité (*Realitätsprinzip*). Les pulsions tendent à être satisfaites de la manière la plus rapide, mais la réalité leur impose des détours et ajournements quant à la réalisation de la satisfaction. Pourtant cette satisfaction n'est pas celle d'un besoin. C'est du moins ce que l'on peut conclure de la manière dont Freud évoque, dans «L'interprétation des rêves» (1900a) la satisfaction d'un souhait (*Wunscherfüllung*) dans un rêve, dans lequel aucun besoin hormis la continuation du sommeil n'est satisfait. L'idée que la pulsion de mort s'oppose au principe de plaisir, dans des phénomènes, qui, bien que douloureux, sont répétés par le sujet, (idée exprimée dans son texte «Au delà du principe de plaisir»), l'incite à considérer l'existence d'un masochisme primaire – jusqu' alors considéré comme secondaire – en tant que retour du sadisme primaire envers sa propre personne.

Revenons cependant à un texte antérieur de trente ans, au célèbre «Esquisse pour une psychologie scientifique» (1895), dans lequel Freud tente de montrer, avec une terminologie de neurophysiologie¹, que les névroses proviennent de la difficulté du psychisme à évacuer l'énergie qui le perturbe. Ce détour, par ce texte bien antérieur, nous facilitera le passage à la notion de jouissance chez Lacan, à travers la notion définie par Freud dans l'«Esquisse» comme «La Chose» (*Das Ding*), laquelle est définie au moyen du syllogisme² aristotélicien qui suit : Freud explique le processus de création du psychisme, comme issu de l'expérience d'impuissance absolue du nouveau-né, lequel ne peut se sortir de ses excitations intérieures qu'avec l'aide de son prochain, (*Nebenmensch*), lequel, réagissant au cri du nouveau-né, exerce «une action spécifique». Ce processus de communication primaire permet une première expérience de satisfaction laquelle sera dès lors la boussole du désir pour le sujet. C'est à dire que le désir, selon l'expression de Lacan dans son séminaire «Le désir et son interprétation» (1958-1959), est le mouvement psychique avec lequel le sujet allume « la lampe témoin », l'indicateur de cette première expérience, et qui sera, dès lors, son paradis perdu ; aucune nouvelle expérience de satisfaction n'atteindra le niveau de cette première expérience et aura, de ce fait, une dimension mythique pour le sujet. Allumer la « lampe témoin » crée au début une illusion de cette première expérience, qui comparée à l'expérience réelle ne peut que décevoir. C'est à dire que les nouvelles expériences ne peuvent répondre qu'en partie seulement à l'expérience de satisfaction initiale : partiellement satisfaisant, ce nouvel objet de perception, satisfait et ne satisfait pas, le désir. Il a deux composantes, l'une invariable que Freud nommera «La Chose», et l'autre, modulable, laquelle sera «le prédicat» qui «jugera» du degré de correspondance de la nouvelle expérience à la Chose. Il y a lieu de remarquer que, Freud dans «L'Esquisse» écrivait : «Une charge en désir allant jusqu'à l'hallucination, jusqu'à la production totale de déplaisir et implique l'intervention de toute la défense

¹Jean-Marie Jadin (2009) dira que l'Esquisse était un texte sur la neuropsychologie de la jouissance, cf. J-M. Jadin et M. Ritter, La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan.

²Selon un esprit aristotélicien ayant suivi l'enseignement de Brentano, Cf. Ola Anderson (1997).

peut être qualifiée de ‘processus psychique primaire’. Nous appelons ‘processus secondaires’, au contraire, ceux qui rendent possibles un bon investissement du moi et une modération du processus primaire ». L’idée d’un au delà du principe de plaisir et d’une sensation de déplaisir absolu – relative au désir – est, donc, présente dans cet écrit précoce de Freud. La «satisfaction hallucinatoire du désir» est si peu satisfaisante que le texte freudien, lui-même, poussait à la découverte d’une notion qui pourrait qualifier la situation de «charge en désir».

Préambules et naissance de la notion de jouissance

A partir de ce point, c’est à dire l’ « au delà du principe de plaisir » et la notion de la « Chose » chez Freud, nous pouvons suivre le cheminement de la notion de jouissance chez Lacan, qui a, non seulement un statut de concept, mais également une date de naissance à savoir la séance du 5 mars 1958 de son séminaire «Les formations de l’inconscient» (1958-1959), au cours duquel le terme de jouissance est introduit et mis en opposition avec les notions du désir et du signifiant. Deux séances du séminaire plus tard, le 25 Mars, Lacan dit que : « ce que nous trouvons au fond de l’exploration analytique du désir, c’est le masochisme – le sujet se saisi comme souffrant, il saisi son existence d’être vivant comme signifiant, c’est à dire comme étant sujet du désir », et par la suite : «Le sujet ne satisfait pas simplement un désir, il jouit de désirer, et c’est une dimension essentielle de sa jouissance ». C’est cette forme de relation antithétique entre jouissance et désir, (mais aussi, entre jouissance et signifiant), qu’il examinera, en la révisant progressivement, durant les diverses étapes de son enseignement de 1957 à 1975, à savoir son séminaire R.S.I. Jacques-Alain Miller (1999) appelle le premier des six exemples consécutifs de la jouissance, qu’il trouve chez Lacan, « imaginarisation » de la jouissance, car celle-ci y apparaît, d’après l’auteur, comme ce qui résiste à l’élaboration symbolique qu’il s’agisse de *acting out*, de perversions temporelles (par exemple dans son quatrième séminaire sur la relation de l’objet), ou par l’intermédiaire de la figure du Surmoi féroce. En suivant Miller sur ce point, nous dirions que, durant cette période, la pensée de Lacan, en ce qui concerne la jouissance – qu’il n’avait pas encore nommée³ – était liée à « l’au delà de l’élaboration symbolique sur l’horizon brisé de laquelle apparaissent des produits fantasmatiques de la jouissance ».

Outre ces préambules à la notion de jouissance, le séminaire durant lequel Lacan (1959-1960) développe pour la première fois cette notion est «L’Ethique de la psychanalyse». Au cours de ce séminaire, il aborde la jouissance à travers le prisme de l’impossible, de ce qui est relatif à la notion de la Chose freudienne, *das Ding*, l’absolu Autre du sujet. Il s’agit d’un «Réel» qui est une extériorité intime pour le sujet, c’est-à-dire ce qui lui est le plus extérieur et à la fois le plus proche. De même, cette Chose est l’essence du mal, mais aussi, la source de la sublimation. La mère, interdite, vient à ce séminaire en tant qu’incarnation de cet Autre absolu, c’est à dire de la Chose. Lors de ce séminaire, au delà de l’interdit se trouve l’impossible – du Réel – qui vient annoncer le divorce entre jouissance et signifiant. La Chose est ce qui ne peut se retrouver pour des raisons, non seulement d’interdiction, mais – en principe – d’impossibilité. L’interdiction œdipienne devient ainsi une version « mythique » de cette impossibilité primordiale. La jouissance de la Chose est de ce fait impossible, donc la définition initiale propre à la jouissance de Lacan est « la jouissance de la Chose comme impossible ». Durant le même séminaire il tentera de définir la notion de jouissance comme satisfaction de la pulsion – et non pas du besoin – définition qu’il ne répètera

³Un signifiant dans le réel de l’expérience analytique dira le 30 Mai 1967, «un nouveau terme» le 14 Juin 1967 de la même année de son séminaire inédit «La logique du fantasme» (1966-1967).

pas par la suite. La pulsion n'a pas comme but la satisfaction mais au contraire l'échec de la satisfaction, échec qui cependant relance son processus. Par conséquent, si la jouissance est la satisfaction d'une pulsion, elle ne peut l'être que dans la mesure où toute pulsion est au fond une « pulsion de mort ». C'est-à-dire dans la mesure où, la pulsion fait passer la jouissance par la chaîne des signifiants, elle historicise le sujet, et, par là-même, fait sortir la jouissance du circuit exclusif du vivant.

Relation de la jouissance à l'objet petit a et la répétition

A	S	X
a	\bar{A}	angoisse
$\$$		désir

(image 1)

Lors de son séminaire «L'angoisse» (1962-1963), séance du 3/7/63, il dit que la jouissance n'est pas, de nature, pour nous, promise au désir, que le désir ne peut faire que d'aller à sa rencontre. Durant le même séminaire, il parle de la jouissance, à travers l'opération de la «division subjective» (image 1). Dans cette division le lien entre signifiants et désir de l'Autre se fait (ou ne se fait pas) au moyen d'un processus de subjectivation, avec l'angoisse comme niveau intermédiaire. Le mot division concerne la barre de la division du A, du grand Autre par le sujet, qui s'inscrit comme quotient. Combien de fois le S rentre-t-il dans le A? La première phase de cette division est celle de la jouissance mythique («jouissance de l'Être», notée comme X dans le schéma de l'image 1) d'un premier sujet non divisé et cette première relation avec le A crée la liaison avec un premier signifiant du «désir de l'Autre». Ceci soulève la question de ce «que me veut l'Autre» en me disant ceci, question qui provoque l'angoisse, d'où l'appellation de ce deuxième temps logique, par Lacan, comme moment de l'angoisse. Il produit l'inscription de la jouissance comme *objet petit a*, qui est le reste, le résidu de cette division. C'est le sujet qui apparaît comme petit a pour l'Autre qui lui veut quelque chose et qui est donc, manquant, barré. Le résultat de cette division est l'Autre barré, qui apparaît par conséquent comme manquant. Le sujet, après être passé par la position de *petit a* pour l'Autre, qui est manquant, divise, dans la suite du processus, le *petit a* par le S, et se divise en même temps, entre le premier signifiant et les signifiants restants qui viendront de l'Autre. C'est le moment logique de la division qui crée le passage éventuel – par l'intermédiaire de l'angoisse, comme on l'a vu – de la jouissance du sujet, au désir de celui-ci. *L'objet petit a* est ainsi la cause de ce désir. Lacan énoncera dans ce séminaire que : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir », en entendant par là que la coïncidence du désir et de la jouissance, quoique contingente – par l'intermédiaire de l'amour – n'est pas une condition indispensable.

Dans le séminaire qui a suivi le séminaire sur «L'angoisse», celui sur «Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse» (1964) Lacan rendra plus concrète la relation entre *l'objet petit a*, comme élément de jouissance, qui prend la place de la jouissance massive de la Chose. *L'objet petit a* est, d'une part une figure essentielle de la Chose, mais est liée, d'autre part à l'Autre – comme lieu des signifiants. Il a un rôle de médiation entre la Chose et l'Autre. *L'objet petit a* est un élément et, de ce point de vue, s'approche du signifiant qui est aussi un élément, à savoir qu'il est discontinu. Cependant, d'un autre côté, il a affaire à l'essence, tout comme la Chose, c'est-à-dire aux premières excitations corporelles et surtout aux orifices du corps. En opposition à la Chose les excitations de *l'objet petit a* ont subi l'influence du désir de l'Autre, l'Autre manquant, comme nous avons dit précédemment. Car quelque chose dans la

structure du corps – dans le fonctionnement des pulsions – est, isomorphe, à la structure de l'inconscient. Lacan décrit dans ce séminaire l'inconscient comme quelque chose de dynamique et non plus comme une suite statique de signifiants qui se répète, comme un bord qui s'ouvre et se ferme, semblable à une zone érogène, comme la bouche et l'anus qui s'ouvrent et se ferment. Le manque du signifiant s'articule autour du manque du corps. Néanmoins ceci n'est pas produit par le signifiant mais est naturelle et primaire. En outre, la jouissance demeure sauvage, jouissance du corps brut, du corps comme organisme vivant d'une part, et d'autre part elle est susceptible de s'inscrire dans le système des signifiants de l'inconscient, lesquels néanmoins ne pourront jamais l'inscrire complètement. Ainsi dans ce séminaire, la jouissance n'est pas définie uniquement de manière négative, à savoir ce qui n'est pas assimilé par le symbolique – comme lors du séminaire sur «L'Éthique de la psychanalyse». Le lien de la jouissance et des signifiants du désir, forme la condition pour le lien avec quelque chose qui existe en dehors du corps et qui a affaire aux signifiants. Il nommera plus tard (dans les années '70) «jouissance phallique»⁴ le type – hors corps – de la jouissance qui se rapporte aux signifiants, puisque la signification se réfère toujours au Phallus (Φ). Il dira à propos du signifiant phallique, dans son article «Subversion du sujet et dialectique du désir» (1960), que c'est le signifiant de la jouissance et, constitue, en tant que tel, une exception dans la chaîne des signifiants, car sans lui les signifiants restants ne signifient rien.

Dans le séminaire «L'envers de la psychanalyse» (1969-1970) Lacan définira la jouissance en relation avec la notion de répétition. Selon cette nouvelle conceptualisation, c'est la jouissance qui exige la répétition, ou formulé autrement, c'est à la jouissance qu'aspire la répétition. Jusqu' alors, la notion de répétition se référait à la chaîne des signifiants et le retour régulier de certains signifiants. Dans la nouvelle version – de 1969-1970 – Lacan tenta une révision de la notion de répétition, en ayant recours à la notion de «trait unaire» : néologisme introduit sous diverses formes depuis son séminaire sur l'identification et par la suite. Et ceci en s'appuyant sur la théorie mathématique des ensembles de Frege, mais - surtout - sur le terme freudien trait unique, «*einzigster Zug*», du texte de Freud «Psychologie des masses et analyse du moi», qui se réfère à l'identification au chef à travers l'idéal du moi. Freud dans le même texte avait évoqué l'identification à travers le symptôme, comme d'une deuxième version de ce trait unique. L'exemple classique est «la toux de Dora», analysante hystérique de Freud, trait caractéristique qu'elle copie de son père et à travers lequel elle s'identifie, selon Freud, à lui. Lacan a préféré le néologisme «trait unaire». Mais quand il se réfère au trait unaire, en ce qui concerne plus précisément la jouissance, il considère qu'il provient de la rencontre – du «Hasard» – et qui, au lieu de «collectiviser», d'identifier, comme dans les deux autres cas, caractérise de manière unique chaque sujet, et, pour cette raison, il lui est «distinct». Plus précisément Lacan dit : «Ce qui nécessite la répétition, c'est la jouissance, terme désigné en propre. Comme tout nous l'indique dans les faits, l'expérience, la clinique – la répétition est fondée sur un retour de jouissance. Et ce qui, à ce propos, est par Freud lui-même proprement articulé, c'est que, dans cette répétition même, se produit quelque chose qui fait défaut, échec [...]. La répétition, c'est une dénotation précise d'un trait que je vous ai dégagé du texte de Freud comme identique au trait unaire, au petit bâton, à l'élément de l'écriture, d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance». Des stigmates de ce type, comme Colette Soler le rappelle, nous en

⁴Plus tard en 1974 il va la nommer «jouissance sémiotique» dans son séminaire *Les non dupes errent* (1973-1974), séance du 11 Juin 1974.

trouvons déjà dans la théorie freudienne du choix de l'objet érotique. Soler donne l'exemple de « l'homme aux loups » pour qui, indépendamment de la réalité ou non de la scène primitive – du coït *a tergo* de ses parents entre six mois et un an et demi – ce qui subsiste comme souvenir de jouissance est la scène, à l'âge de deux ans et demi, avec la gouvernante Grouscha en train de nettoyer à genoux le plancher ; et lui, qui la regarde de derrière, d'uriner debout, ce qui traduit la jouissance phallique de l'enfant. Cette jouissance est un trait que nous trouvons, selon Freud, tout au long de la vie de « l'homme aux loups » et qui, dit Soler, fonctionne de manière quasi automatique à travers ses déplacements métonymiques. C'est-à-dire, la place de la femme « posée » ainsi sur le plancher, en tant qu'une manière parmi d'autres de « rabaisser » la femme (le rabaissement moral étant une autre manière). Car, selon ce que Freud rapporte, il s'en est suivi une tendance chez Sergueï à être attiré par des bonnes dans cette posture, mais aussi par des femmes de mœurs légères. C'est-à-dire, malgré l'effort de Freud de lui donner, dit Soler, à travers la scène primitive, un sens œdipien, il est simplement un trait de jouissance hors sens, c'est-à-dire, non pas sens, mais jouissance. Ce qui a l'intérêt de faire le lien d'une certaine façon entre, dans ce cas, le choix de l'objet érotique, tel type de femme dans telle situation, et le thème de la jouissance qui est ici phallique, sous sa forme d'urination. C'est une manière simple de concevoir le trait unaire comme caractéristique de l'expérience de la jouissance qui se répète en automate.

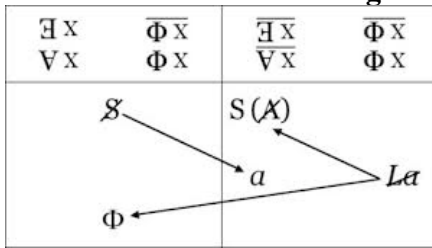
Mais la répétition n'est pas simplement répétition du trait unaire. La répétition se trouve au niveau des conséquences de cette dernière sur la jouissance. D'après Lacan⁵, il existe trois temps dans la répétition du trait unaire pour que la répétition apparaisse. Le temps 1 est le moment de la rencontre de l'expérience de jouissance, c'est-à-dire le temps durant lequel se fixera ce que Lacan appelle monument de la jouissance, à savoir le trait unaire comme monument de jouissance. Le temps 2 est la répétition du trait, ou plutôt la tentative de répétition du trait. Tentative car, par l'aspiration à la répétition, il résulte ce que Lacan appelle «immixtion de la différence»⁶. A savoir que ce qui se répète se distingue et, ici, bien sûr, intervient la perte, la différence entre la première jouissance, pour laquelle le monument de la jouissance existe, et la jouissance qui reste de la tentative de répétition du temps 2. En termes de physique, cette perte serait l'entropie⁷. Il résulte du fait de la différence, de cette perte, un «sujet» supplémentaire à répéter. Ce que répète à présent le temps 3 est autant la perte que l'élément de la jouissance avec la différence. Le trait unaire introduit la dimension de la répétition à double sens. D'une part comme nostalgie de la perte et, d'autre part comme recherche de récupération. Il introduit dans ce séminaire l'objet petit *a* en tant que «*plus de jouir*» en correspondance avec le *plus valu* de Marx. Il déclare, par l'ambiguïté du terme «plus», l'arrêt de la jouissance comme condition indispensable à la recherche de son «profit» : l'objet petit *a* commémore la «perte de jouissance». Mais du fait qu'il représente – en tant qu'objet – un restant de jouissance ayant échappé à la procédure de la signifiance, Lacan l'appellera «plus de jouir».

⁵Cf. J. Lacan, ...ou pire (1971-1972).

⁶« Elle est cet acte par quoi se fait, anachronique, l'immixtion de la différence apportée dans le signifiant. Ce qui fut, répété, il diffère, devenant sujet à redite ». J. Lacan, Compte rendu avec interpolations du Séminaire de l'Éthique (1984).

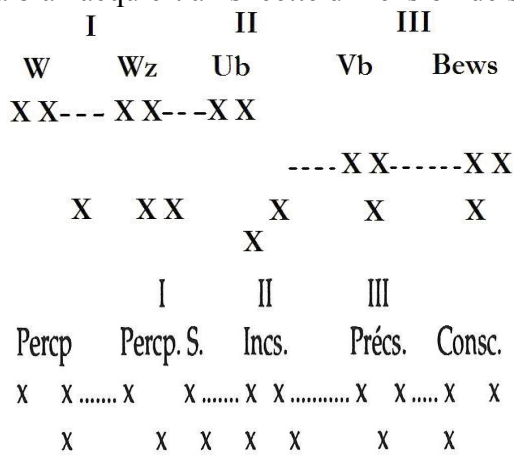
⁷Kierkegaard soutient, dans son fameux livre sur la reprise, que la répétition est toujours neuve et qu'elle n'est pas tournée vers le passé, mais vers l'avenir. La thèse de Rodolphe Adam cible plus précisément ce point, cf. Rodolphe Adam (2005).

La langue comme jouissance



(image 2)

Trois ans plus tard, dans le séminaire «Encore» (1973-1973), c'est le code linguistique lui-même qui, au premier abord, sera considéré comme jouissance, c'est-à-dire que sa valeur de communication passe en deuxième plan. Il emploiera le terme *lalangue* pour nommer cette jouissance. Ce terme est un néologisme créé par Lacan, comme il précise dans sa Conférence à Genève sur le symptôme, à partir du mot *lallation* qui se réfère à l'émission de sons du nouveau-né, avant que celui-ci ne les articule entre eux, en tant que parole. Le signifiant se dissocie du signifié : le premier renvoie à la jouissance et le deuxième à la signification. La jouissance de la parole «du bla bla» acquiert ainsi cette dimension de séparation de la signification de la parole.



(image 3)

Selon Braunstein (2003, p. 112) dans la lettre 52 de Freud (1950a, p.153-160) à Fliess on trouve une préfiguration de l'idée, du code linguistique comme jouissance. Trois systèmes consécutifs d'inscription (*Niederschriften*) des perceptions (*Wahrnehmungen*) existent dans cette lettre (image 3). Le premier système, (*Wahrnehmungszeichen*), où ils sont, de manière désordonnée, inscrits comme signes-traces de perception. En suivant le commentaire de Braunstein (1994, p.176) sur ce point, suivant la terminologie lacanienne, on pourrait dire que ce temps logique correspond à la jouissance mythique, «la jouissance de l'Être» d'un premier sujet, qui précède l'arrivée du sujet divisé. Une première codification se fait dans ce temps, avec la notion de trace (et non pas du signifiant), qui s'inscrit dans le corps (dans la chair plutôt, qui deviendra corps par ce processus d'inscription), et, qui est placé à juste titre par Braunstein (1994, p.176) comme ce que, plus tard, Freud de la deuxième topique et de l'époque du «Bloc Magique» (1925a) appellera «le Ça » (*das Id*). Cette première écriture se fait avec l'inscription simultanée et sans ordre (chronologique ou logique) d'expériences du Réel⁸. Nous dirions que la jouissance de *lalangue* est cette jouissance de l'Être qui n'est pas liée aux signifiants de l'Autre, car même si elle est en rapport avec les signifiants de l'Autre, il n'y a pas eu une séparation de cet Autre et, par

⁸Lacan va les comparer avec les billes de lotto. Cf. J. Lacan (1960a, p.658).

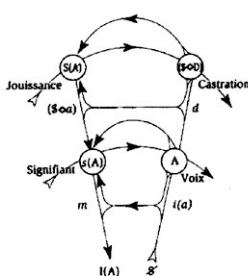
conséquence, cet Autre n'est pas "perçu" dans sa dimension d'altérité. Le deuxième système d'inscription est celui de l'inconscient, de la première topique (*das Unbewusste*), dans lequel, d'après Freud, ce ne sont pas les liens de synchronie qui dominent mais «un autre lien, éventuellement lien de causalité». Ce lien de causalité n'a pas l'ordonnement linéaire de la pensée organisée par la syntaxe et la logique de la pensée consciente. Néanmoins il s'agit d'un décodage, d'un décryptage, des signes du premier temps d'inscription, décrit plus haut, selon les processus primaires de l'inconscient, qui est structuré comme un code linguistique, à cause des processus métaphoriques et métonymiques qui le gouvernent. La synchronie des inscriptions s'applique de nouveau ici, et comme dans le système précédent il n'y a ni contradiction ni représentation de la mort. En revanche, les inscriptions ici sont liées à l'Autre et la jouissance est soumise au signifiant phallique et à la logique –non linéaire -- de l'«effet après coup». Dans le troisième temps d'inscription, les représentations de choses de l'inconscient du temps précédent subiront l'interprétation des processus secondaires du préconscient, *das Vorbewusste*, et se lieront aux représentations de mots. La diachronie et la temporalité -- au sens classique -- sont en vigueur, dans ce système d'inscriptions, qui est dominé par les règles de la logique classique. Après cette parenthèse d'élaboration lacanienne de la lettre 52, revenons au séminaire «Encore».

Le corps prime sur la notion de jouissance dans ce séminaire *en-corps*, et comme l'indique Lacan lui-même, son titre le contient homophoniquement. Il n'y a de jouissance qu'en qualité du corps vivant. Il a dit plus précisément : «N'est-ce pas là ce que suppose proprement l'expérience psychanalytique? – la substance du corps, à condition qu'elle se définisse seulement de ce qui se jouit ». En ce sens, il existe une dissociation entre la jouissance et le grand Autre, une absence de relation. Le fait qu'il n'y ait pas de rapport sexuel est le leitmotiv de ce séminaire. Selon Lacan la jouissance sexuelle est une impasse car chaque sexe ne jouit pas de l'Autre, puisque la jouissance est pour les deux sexes médiatisée par le Phallus. Lacan, plus précisément, a dit que : « Ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marqué, dominé, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation *rapport sexuel* », puis, un peu plus loin : «La jouissance, en tant que sexuelle, est phallique, c'est à dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel ». Par la suite, en précisant la notion de l'Autre, dans sa terminologie de ce séminaire, il a dit que ce ne peut être que l'Autre sexe. Sa formulation pour «La/ femme» et sa jouissance sont aussi un élément central de ce séminaire. Cette jouissance est l'Autre jouissance, connue aussi des mystiques qui auraient accès aussi à ce type de jouissance. La femme a donc affaire à «la jouissance phallique» mais sa jouissance n'est pas entièrement phallique, car, dit-il : «Il y a une jouissance à elle dont peut être elle même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve». Il précise, pourtant, que cela n'arrive pas à toutes les femmes. Cette «Autre jouissance» (qui n'est pas la «jouissance de l'Autre», qui, en tant que jouissance de l'Autre sexe est, avait-il dit, impossible) est supplémentaire – et non complémentaire : car dans ce cas nous retomberions dans l'illusion de l'existence du rapport sexuel.

Le tableau de «l'écriture» du rapport sexuel (image 2) – comme échec – tel qu'il figure dans le séminaire «Encore», indique que les hommes échouent dans leur tentative de rapport à l'Autre sexe, car ils ont rapport avec *l'objet petit a* – ceci par l'intermédiaire du fantasme. Le corps de l'Autre est ainsi réduit à *l'objet petit a*, (noté dans la colonne qui concerne «La/ femme»), et toute leur jouissance est une jouissance phallique laquelle contient sa restriction par la castration (- ϕ). De toute façon, même dans le processus de l'acte sexuel durant lequel on pourrait dire que le Phallus est incarné momentanément, pour l'homme par le pénis, l'orgasme induit la période

réfractaire qui restreint la jouissance, cette dernière demeurant jouissance de l'organe du pénis, et, non pas de l'Autre sexe. Alors que pour «La/ femme» ce qui constitue la cause de son désir est le Phallus qu'elle n'a pas. La femme évite dans un sens le complexe de la castration mais se lie au Phallus, même si – pour y parvenir – elle doit passer par un homme, par exemple en ayant un enfant.

Sa jouissance est également phallique à ce niveau-là. Mais pour elle, cette jouissance phallique laisse la possibilité d'accès à l'Autre jouissance, « la supplémentaire » d'après Lacan. C'est pour cette raison qu'elle est « pas toute », et il l'écrit comme barrée. Dans le tableau des formulations, deux flèches partent de la femme barrée. L'une se dirige vers le Phallus qui se trouve dans la colonne masculine. Et l'Autre vers le S(A/), qui est le symbole utilisé dans le graphe du désir (image 4) pour le signifiant du manque chez l'Autre, qui, en tant que tel, représente la jouissance ;

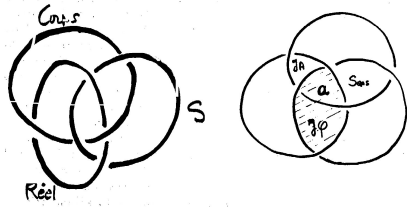


(image 4)

car il vient à la place du signifiant phallique, lequel est absent de la chaîne, et qui est le signifiant de la jouissance. Cette jouissance exclue du lieu de l'Autre, note Valas (1998, p.) : « Fait retour dans le réel, spécialement dans le corps propre ». La flèche vers le S(A/) reste dans la colonne qui concerne «La/ femme», laquelle, de ce fait, n'est pas entièrement phallique. Pour l'amour – comme on l'a vu précédemment aussi dans son séminaire «L'angoisse» – il dira de nouveau dans ce séminaire que : «Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est justement l'amour». Nous pourrions dire qu'une femme dans sa relation à un homme donne de ce qu'elle n'a pas en représentant le Phallus (qu'elle n'a pas) pour un homme, et ce don est amour, d'après la définition de l'amour donnée par Lacan, – à savoir que : « quelqu'un donne ce qu'il n'a pas ». Après sa référence à «la jouissance féminine» dans ce séminaire, Lacan n'en fera plus mention. Il résulte que, selon Lacan, les jouissances des deux sexes sont «asymétriques», et, de ce fait, ne se rencontrent pas, ce qui est une autre manière de dire que le rapport sexuel n'existe pas.

Finissons avec le séminaire R.S.I. (1974-1975) et sa troisième conférence à Rome (1975) – la dite «La troisième» – où il distinguera deux jouissances : la «phallique» et la «jouissance de l'Autre» dans le sens du génitif objectif. Nous ne nous étendrons pas sur cette phase d'élaboration la notion de la jouissance, car cela exigerait une introduction au nœud borroméen. Notons brièvement que *l'objet petit a* s'y trouve «serré», coincé (image 5) entre :

- A) le sens qui se trouve comme intersection entre l'imaginaire et le symbolique
- B) la «jouissance phallique» qui se trouve entre Symbolique et Réel
- C) la «jouissance de l'Autre» (génitif objectif) qui se trouve entre le Réel et l'Imaginaire et, donc hors langage. Lacan l'appelle aussi «jouissance de la vie», en l'opposant à la «jouissance phallique», qui est «jouissance de la mort» car, comme nous avons dit précédemment, elle se réfère au signifiant et historicise le sujet, et «sert» à la mise à mort – c'est-à-dire, à l'évacuation des autres types de jouissances.



(image 5)

L'effet possiblement destructeur de la jouissance sur l'organisme

Après avoir suivi des étapes successives du développement du champ conceptuel de la jouissance dans l'enseignement de Lacan nous allons nous pencher sur une question spécifique qui concerne les effets possiblement destructifs de la jouissance sur l'organisme humain, c'est à dire la possibilité pour la jouissance de produire des déficits organiques, surtout quand elle n'est pas limitée par la fonction phallique et, donc, régulée par le langage ; comme nous verrons, ceci va nous permettre de faire le lien entre le concept de la jouissance et certains concepts de la neurophysiologie. Mais avant de parler de déficit organique examinons d'abord le rapport entre déficit et faille. Car, pour Lacan, l'essence de l'homme va se poser, au fil de son enseignement, de plus en plus au niveau de la "faille" et Jacques-Alain Miller (2008, 30 janvier 2008), dans un commentaire du texte de Lacan (1946) sur la causalité psychique et en critique des théories qui traitent la folie comme un déficit, va dire critiquant : « Le déficit est repérable dans la réalité physique, et ça continue d'être ainsi, que de s'occuper d'un certain nombre de dysfonctionnements, on essaye de repérer à l'imagerie une activité insuffisante de telle ou telle zone, donc ce sont des déficits foncièrement physiques ; en revanche, la faille dont il s'agit c'est une faille signifiante que Lacan traite ici comme une faille entre le moi et l'être du sujet [...] ». Miller a raison de dire que Lacan, dans la suite de son enseignement, va déplacer la question de la faille au niveau même du sujet considéré comme faille. Nous citons Miller (2008, 30 janvier 2008) : « [...] il trouvera ensuite à construire de manière beaucoup plus raffinée, en allant jusqu'à écrire un sujet qui est en lui-même faille, le sujet barré, c'est le sujet faille. Alors, et du coup, parce que le sujet est faille, tout se joue au niveau des identifications qui comblent cette faille et c'est là que Lacan voit le dynamisme de la folie ». Lacan a déplacé la question du déficit au niveau de la faille, le terme déchirement étant, déjà, présent dans ses travaux initiaux sur la psychose (1938, p842/843), mais aussi dans son *stade du miroir* (1949). Cette même faille va se positionner, dans la suite de son enseignement, au niveau du Réel comme impossible, au niveau du « non-rapport sexuel » et du concept du « pas tout ». Miller signale aussi (2008, 30 janvier 2008) que le biologique n'est pas le Réel et que le Réel c'est autre chose, c'est ce qui est en rapport avec la fonction de la signifiante, en rapport avec le champ du langage. Et il poursuit : « C'est dans cette veine qu'il a entrepris d'écrire – je cite sa parole – d'écrire comme en mathématique la fonction qui se constitue de ce qu'il existe la jouissance sexuelle [...]. Alors là, il y a rapport avec la biologie, sans doute, mais ce n'est pas avec la neurobiologie. Le rapport qu'il y a avec la biologie, c'est avec le bio de biologie, c'est avec ce qui concerne la vie et non pas supposément la cognition. C'est, disons, le rapport entre l'être parlant et ce qui le supporte de vivant. Là, ce qu'il isole sous le nom de jouissance ». Tout en partageant l'avis de Miller sur ce que Lacan a opéré comme déplacement de la problématique du déficit à la problématique de la faille et sur le rapport que le langage entretient avec le Réel (qui n'est pas le biologique), nous pensons que les

répercussions du langage sur la jouissance peuvent atteindre le corps au point de provoquer des déficits même sur le plan de sa neurobiologie, incluant la cognition, les humeurs, etc.. Mais posons d'ores et déjà une question qui semble n'être pas prise en compte par cet argument de Miller⁹. N'y a-t-il pas de quoi penser qu'un déficit peut survenir au niveau de l'organisme dans sa composante périphérique ou cérébrale, voire un arrêt de fonctions vitales¹⁰ ?

Pourrait-on concevoir la survenue d'un déficit de l'organisme à partir de la théorie lacanienne ? Une phrase de Lacan sur le complexe d'Œdipe, tirée du « Propos sur la causalité psychique » (1946, p.182-183), laisse entendre que la mise en place de la ternarité symbolique empêche justement des processus de « sensibilisation ». Nous le citons : « Je n'hésite pas à dire qu'on pourra démontrer que cette crise a des résonances physiologiques, – et que, toute purement psychologique qu'elle soit dans son ressort, une certaine dose d'Œdipe peut être considérée comme ayant une efficacité humorale de l'absorption d'un médicament désensibilisateur ». Lacan, bien après, dans son séminaire « L'envers de la psychanalyse » (1967-1968, p.83) va poser implicitement la jouissance comme ayant un potentiel de destruction sur le vivant. Nous le citons : « Je vous ai assez dit pour que vous sachiez que la jouissance, c'est le tonneau des Danaïdes, et que une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille et ça finit à la flambée de l'essence. Ça c'est toujours la jouissance ». Le processus de sensibilisation est de nature physiologique, comme le note Lacan, et même -ajustons-nous avec les connaissances actuelles sur ce processus - neurophysiologique. Aussi à partir de ces remarques de Lacan posons nous la question audacieuse suivante : Le mécanisme de sensibilisation (*sensitization*), avec ses prolongements neurophysiologiques du dit embrasement (*kindling*) et de l'excitotoxicité¹¹ seraient-ils à même de rendre compte des phénomènes de déficit au niveau - par exemple - cérébral ? Ailleurs (2005) nous avons tenté de montrer comment le mécanisme neurophysiologique de l'embrasement, en rapport avec le système limbic, décrit, en psychiatrie, par Robert Post et al. (1992) initialement dans le contexte de la psychose maniacodépressive, se prête à une telle hypothèse. Nous avons postulé aussi (2013b,

9 Quoiqu'il ait écrit en 2002 : « Sans le Nom-du-Père il n'y a que chaos. Chaos veut dire hors loi, qu'il y a chaos dans le symbolique. Sans le Nom-du-Père, il n'y a pas le langage, il n'y a que la langue. Sans le Nom-du-Père il n'y a pas à proprement parler le corps, il y a le corporel, la chair, l'organisme, la matière, l'image. Il y a des événements de corps, des événements qui détruisent le corps ». Jacques-Alain Miller (2002, p.25).

10 Cf. Dimitriadis (2009) et Hergott (1994).

11 Robert Post et al. (1992) a proposé le mécanisme neurophysiologique de l'embrasement (*kindling*) pour la compréhension de certains phénomènes des troubles de l'humeur, et d'autres pathologies psychiatriques. En ce qui concerne les troubles de l'humeur il a postulé que la progression de la maladie maniacodépressive peut aller d'un mode de fonctionnement réactionnel vers un mode de fonctionnement automatique. Ceci à travers une évolution des épisodes "dysthymiques" qui deviennent d'abord réactionnels et conditionnés par rapport à certaines circonstances particulières. Puis, dans un deuxième temps, s'ils se répètent suffisamment fréquemment, ces épisodes "dysthymiques" peuvent devenir autonomes, c'est à dire automatiques. A savoir que l'automatisme dépend de l'état d'excitation qui tend à s'auto-entretenir, d'où d'ailleurs le terme d'embrasement. Le mécanisme de l'embrasement pourrait être lié, selon Post et al. à un certain type de gènes. Stephan Stahl (2002, p.385 et suivantes) soutient que cette excitation neuronale peut même devenir toxique et détruire certains neurones. Selon cet auteur, dans certaines situations cliniques comme la schizophrénie, la dépression, le trouble bipolaire, le trouble panique, la maladie d'Alzheimer, la maladie de Parkinson et d'autres cette excitotoxicité provoque une apoptose neuronale et rend ces états irréversibles, au moins pour une part. L'excitotoxicité, en fait, est un processus pathologique d'altération et de destruction neuronale (ou neurotoxicité) par hyperactivation de l'acide glutamique et ses analogues. Nous voyons, pourtant, comment ce dernier auteur fait un amalgame entre maladies neurologiques et psychiatriques que nous - pensons- éviter à travers le concept d'affections psychosomatiques du cerveau. Nous renvoyons le lecteur en ce qui concerne les mécanismes neurophysiologiques de la sensibilisation et de l'embrasement à notre note de lecture « Les travaux de Robert M. Post sur le *kindling* (embrasement) la sensibilisation et le conditionnement » dans *Annales Médico-Psychologiques* (2012b).

2013c) que certains phénomènes à caractère d'automatisme qui concernent surtout les affects se produisent, en rapport avec le processus neurophysiologique de l'embrassement, selon une « réduction sémiotique » qui implique la transmutation des signifiants en signaux et stimuli. Selon ce processus les affects deviendraient des plus en plus automatiques et indépendants des signifiants pour se transformer, ainsi, en émotions, puis au stade suivant, en humeurs. Nous avons avancé (2013b, 2013c) à ce propos plus précisément l'hypothèse de « participation psychosomatique du cerveau »¹², hypothèse qui peut trouver par ailleurs, pensons nous, des « applications » dans d'autres contextes psychopathologiques, en dehors de la psychose maniaco-dépressive (par exemple, à la schizophrénie¹³, aux addictions, à la dépression¹⁴, la catatonie¹⁵, aux états de panique répétitifs, à la névrose traumatique et ailleurs).

Au delà de ces questions en rapport avec le mécanisme neurophysiologique de la sensibilisation, la théorie que Lacan avance dans son XIème séminaire (1964) sur les phénomènes psychosomatiques prend en considération le conditionnement classique de Pavlov. Plus précisément Lacan a avancé que quand il y a une gélification de la chaîne signifiante la dialectique du désir s'arrête et « le signifiant du désir de l'Autre » - de ce fait - obtient une opacité, il devient mystérieux. A cet état il arrête de renvoyer à un autre signifiant pour devenir un inducteur, un signal, qui induit des perturbations aux besoins du soma au lieu de relancer la dialectique du désir du sujet. Lacan donc a mis explicitement la théorie de Pavlov sur le conditionnement en rapport avec son hypothèse de gélification de la chaîne signifiante dans les phénomènes psychosomatiques. C'est à dire que selon Lacan il y aurait une analogie entre le signifiant gelé et le signal de l'expérimentateur de l'expérience de Pavlov (de la sonnette à la place de la viande) quand celui-ci essayait de conditionner l'animal domestiqué (et comme tel sensible aux signes venant de l'autre humain), à savoir le chien.

Pourquoi, donc, ne pas penser que, dans certains conditions, où il y a "forclusion du Nom-du-Père", ou, si la chaîne signifiante se « gélifie », ce sont des lois de l'organisme comme celles de la « sensibilisation » et du « conditionnement » qui peuvent se mettre en marche et produire, entre autres, des déficits ponctuels ou même des séquelles. Comme nous avons noté plus haut la sensibilisation et le conditionnement seraient des processus de « réduction sémiotique ». Dans ce même sens, pourquoi ne pas considérer que certains phénomènes automatiques et certains déficits (l'humeur délirante, l'apathie schizophrénique, etc) dans le cadre des psychoses (quoique pas seulement) pourraient être considérés comme des affections psychosomatiques du cerveau. Les phénomènes que nous venons d'évoquer pourraient servir aussi - quoique de manière aléatoire - comme une sorte de pare-excitation qui soulage de l'excès de jouissance. Qu'on appelle ces phénomènes « déficitaires » peut avoir une connotation péjorative. Mais, de même, le "pronostic psychotique" est souvent péjoratif aussi. Cela n'empêche pas que de tels phénomènes pourraient, néanmoins, aider à la stabilisation, comme si le corps dé-symbolisé, c'est à dire le soma, « se traite », dans ces cas, par lui-même et pacifie la jouissance en excès. C'est-à-dire que si le Nom-du-Père ne crée pas un « médicament désensibilisateur » (dont parlait Lacan en terme "d'Oedipe" à l'époque) c'est le corps

¹² Silvano Arieti avait déjà pensée à cette possibilité dans les années 60'. Pour une revue de la littérature sur la préhistoire et l'histoire de cette hypothèse cf. Dimitriadis (2012a).

¹³ cf. Dimitriadis (2009, 2013b, 2013c, 2015).

¹⁴ cf. Dimitriadis (2014).

¹⁵ cf. Dimitriadis (2013a).

parfois qui produit par le biais d'une « suppléance » psychosomatique, à savoir par une maladie du cerveau qui touche ses humeurs, sa motricité etc., un état qui « fait office » de ce médicament. Pourrait-on pour autant parler à ce propos des suppléances du Réel du corps? C'est à dire qu'à défaut d'une autre suppléance ou compensation, venant du Symbolique, de l'Imaginaire ou du Réel, c'est le Réel du corps qui s'automutile et se débranche de l'Autre - et de sa jouissance. Nous ne cherchons pas à expliciter tout cela ici, car il s'agirait d'un travail que nous avons fait dans notre thèse¹⁶ qui est difficile, bien entendu, à reprendre, en détail, dans le cadre de cet article.

Le terme d'embrassement renvoie-t-il directement au terme de jouissance? Ce serait certainement abusif de l'affirmer et nous avons fait la critique de ce type d'amalgame des notions, appartenant à des champs épistémiques différents, dans un autre travail (2013a, 2015). Si pourtant nous devons supposer un mécanisme neurophysiologique susceptible de rendre compte du support neurobiologique de la jouissance - en tant que phénomène du vivant, un tel mécanisme (de tolérance inverse, comme l'embrassement), serait propice à cet égard. Bazan, Detald et Askari (2016) ont fait, aussi, une proposition d'une instanciation de la jouissance au niveau physiologique, notamment à travers le système de récompense du système mesolimbique. Ce système, peut inscrire une hypesensibilité pour l'agir précédemment scellé par une expérience de satisfaction et une libération en dopamine jubilatoire. Mais ce système dissocierait aussi l'agir du résultat de cet agir impliquant ainsi - structurellement - son dérapage (*autoshaping*), tout comme la jouissance implique un dérapage au niveau clinique. C'est à dire, que c'est l'activation de la pulsion, un état unique d'attente et d'anticipation qui est intrinsèquement gratifiant mais non plaisant - au sens usuel du terme - et, ce plaisir pulsionnel, s'agenceraient bien avec la notion de la jouissance. Ces auteurs se réfèrent aux travaux de Robinson et Berridge (1995) qui ont proposé que le changement majeur dans l'addiction est la l'hypersensibilité (*sensitization*) par des adaptations à long terme dans les circuits du système mesolimbique dopaminergique. Cette théorie de la "saillance incitative" montrerait comment le système mesolimbique dopaminergique est malléable à l'empreinte historique, cette marque par laquelle la pulsion insiste et commémore à la fois. Le développement d'une addiction, donnerait un exemple concret de cette dissociation, quand les drogues deviennent pathologiquement voulues et ceci même si elles sont de moins en moins appréciées. Les auteurs n'ambitionnent pas, pour autant de créer une équivalence entre le corpus théorique et un circuit physiologique, car les régularités psychiques s'autonomisent de cette physiologie, même si le corps impose des contraintes pour la constitution de l'appareil mental. Nous devons noter qu'ayant travaillé, à priori, indépendamment de ces auteurs nous arrivons à des conclusions semblables par rapport au type de mécanisme physiologique (sensibilisation) qui peut, non pas expliquer, mais faire "le lit" de ce type de phénomènes de répétition et, même, de destruction neuronale, que nous avons qualifiée des phénomènes psychosomatiques du cerveau¹⁷.

Conclusions

¹⁶ Soutenue en 2011, publiée en 2013 cf. Dimiriadis (2013b).

¹⁷ Il n'est, peut-être, pas par hasard, non plus, que parmi les premiers travaux des psychanalystes sur la recherche des mécanismes neuronaux - qui pourraient avoir un rapport avec certains processus psychiques - sont les travaux de Lawrence Kubie (1941) sur la répétition dans la névrose, avec sa théorie des "circuits fermés réverbérants" que, selon certains auteurs (par exemple Le Roux, 2007) Lacan avait pris connaissance.

En résumant ce qui précède sur les "types" de jouissance, on peut dire qu'on pourrait distinguer, dans l'enseignement de Lacan, trois aspects de la jouissance. La jouissance qui est liée aux signifiants, à savoir «la jouissance phallique» qui est soumise à la castration et au nom du Père. La jouissance, avant le lien avec l'Autre (non barré), en deçà, dirait-on, des signifiants, laquelle se réfère aux premières expériences avec l'Autre, à savoir la jouissance de la "Chose freudienne" qui est inscrite dans le corps sous forme de traces (et de ce fait est jouissance du corps) ; mais en même temps elle est innommable, et par là même mythique. C'est «la jouissance de l'Être» que l'on ne peut qu'en quelque sorte, déduire rétrospectivement à la suite de la division du sujet par le signifiant, mais le sujet ne peut plus y accéder et elle est, de ce fait, impossible. Enfin, la jouissance au delà des signifiants, au delà du fonctionnement du Phallus et du nom du Père. C'est-à-dire cette «Autre jouissance», supplémentaire, à laquelle ont accès les femmes et les mystiques, qui est au delà du langage et que les êtres parlants ne peuvent articuler verbalement, bien que les femmes la ressentent, quoique pas toutes. Mais cette Autre jouissance est conditionnée - logiquement - par la fonction phallique tout en étant au-delà de cette fonction : elle dépasse le langage mais n'en est pas exempte. Mais la jouissance en deçà du langage (pré-discursive mais non préverbale) - qui est une jouissance du vivant - reste toujours sous-jacente et "parasite" les autres types de jouissance. Elle peut avoir des effets de destruction sur le corps par des mécanismes physiologiques dont nous avons voulu donner un aperçu, par le biais du mécanisme neurophysiologique de l'embrassement ; lequel peut déboucher sur une toxicité par l'excitation excessive avec des effets de destruction neuronale. Ce type de neuroplasticité, pour laquelle nous avons employé le terme heuristique "d'affections psychosomatiques du cerveau", pourrait concerner, entre autre, les structures cérébrales qui sont en rapport avec les affects lesquels, par ce biais, se réduiraient en émotions et en humeurs. Par ce même processus, les signifiants se réduisent, respectivement, en signaux qui peuvent se réduire, à leur tour, en stimuli avec tendance de s'auto-entretenir. Il s'agirait là d'un mécanisme spécial d'automatisme mental, qui pourrait s'enclencher sous conditions spécifiques de fragilité de la chaîne signifiante (forclusion du nom-du-Père, gélification) en combinaison avec des facteurs biologiques, entre autres génétiques. Et pour donner à Freud - du manuscrit K (1896, p.130) - le dernier mot : « Je dirai que, d'une façon générale, l'hérédité constitue un facteur déterminant de plus, en ce qu'elle favorise et augmente l'affect pathologique, donc qu'elle favoriserait une condition permettant le passage par transition du normal à l'extrême. Je ne crois pas que l'hérédité détermine le choix particulier de la pathologie de telle ou telle névrose de transfert ».

Bibliographie

- ADAM, R. 2005. Lacan et Kierkegaard, Paris, PUF.
- ANDERSON, O. 1997. Freud avant Freud, La préhistoire de la psychanalyse, trad. de l'anglais Sylvette Gleize, Le Plessis-Robinson, collection des empêcheurs de penser à rond.
- BAZAN, A., DETALD S., ASKARI, S. 2016. Pour une physiologie de la jouissance
- BRAUNSTEIN, N. 1994. *La jouissance, un concept lacanien*, Paris : Point hors ligne.

- BRAUNSTEIN, N. 2003. Desire and jouissance in the teaching of Lacan dans The Cambridge companion to Lacan, ed..Jean-Michel Rabaté, Cambridge, Cambridge university press.
- DIMITRIADIS, Y. 2005. « Lecture croisée de recherche en psychanalyse et en psychiatrie biologique en psychopathologie par la voie de l'automatisme », dans *Synapse*, 2005, n°213, p.19-30.
- DIMITRIADIS, Y. 2012a. Histoire d'un concept heuristique : Les affections psychosomatiques du cerveau, *Psychiatrie, Neurosciences et Sciences Humaines*, nouvelle série, vol.10, n° 1, 2012, p.63-76
- DIMITRIADIS, Y. 2012b. Les travaux de Robert M. Post sur le *kindling* (embrasement), la sensibilisation et le conditionnement, *Annales Médico-Psychologiques*, 170, n° 4, 2012, p.296-298
- DIMITRIADIS, Y. 2013a. Sur certains enjeux du diagnostic de catatonie, *Topique*, no 123, 2013, p.125-138
- DIMITRIADIS, Y. 2013b. Psychogénèse et organogénèse en psychopathologie : une hypothèse psychanalytique d'affections psychosomatiques du cerveau. 2013b. L'Harmattan, 305 p., préface du Professeur Alain Vanier
- DIMITRIADIS, Y. 2013c. Le concept heuristique d'affection psychosomatique du cerveau, *L'Evolution psychiatrique*, no 78 (2), 2013, p.290-300
- DIMITRIADIS, Y. 2014. L'évolution des positions de Jacques Lacan sur la psychogénèse et la question du déficit des fonctions organiques, *Cliniques Méditerranéennes*, n° 89, 2014, p.281-294, AERES
- DIMITRIADIS, Y. 2015. Sur une hypothèse psychanalytique d'intrication de facteurs génétiques, épigénétiques et acquises dans la transmission de la schizophrénie, *Revue Psychiatrie, Psychanalyse et Sociétés*, 2015, open access
- DIMITRIADIS, Y. 2015. La dite neuro-psychanalyse est-elle une liaison dangereuse ?, *Le Coq-Héron*, septembre, no 222, 2015, p.64-71
- FREUD, S. 1900a. L'interprétation des rêves, PUF, Paris, 1980.
- FREUD, S. 1909d. « L'homme aux rats », dans Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1971, p.199-261.
- FREUD, S. 1920g. « Au delà du principe de plaisir », dans Œuvres Complètes XV, 1916-1920, 1^{ère} éd. Paris, PUF, 1996, p.273-338.
- FREUD, S. 1925a. « Note sur le block magique », dans Œuvres Complètes XVII, 1923-1925, 1^{ère} éd., Paris, PUF, 1992, p. 139-134.
- FREUD, S. 1911. « Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique », dans Résultats, idées, problèmes I, Paris, PUF, 1984, p.135-134.
- FREUD, S. 1950a [1895]. « Esquisse pour une psychologie scientifique » dans La naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1991, p.312-396.
- FREUD, S. 1950a [1896]. Lettre 52 à Fliess dans La naissance de la psychanalyse, p.153-160.
- FREUD, S. 1950a [1895]. « Manuscrit K » dans La naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1991, p.
- JADIN, J.M et RITTER, M 2009. La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan, Paris, Erès.
- HERGOTT, S (1994). Stéphanie Hergott, *Catatonie mortelle, Remarques à propos d'un cas ou Parole et physiologie*, sous la direction de Marcel Czermak, Thèse de médecine, Paris Necker 5, 1994, n°1994PA05N001
- KUBIE, L. 1941. The repetitive Core of Neurosis, *Psychoanal. Q.* 10, p.23-43
- LACAN, J. 1938. « Les complexes familiaux », dans *Encyclopédie Française*, 1938, VIII, p.840-842/8

- LACAN, J. 1947. Le stade du miroir in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
- LACAN, J. 1957-1958. Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient, Paris, Seuil, 1998.
- LACAN, J. 1958-1959. Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation, texte établi par Jacques-Alain Miller, Seuil, 2013.
- LACAN, J. 1959-1960a. Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris : Seuil, 1986.
- LACAN, J. 1959-1960. « Compte rendu avec interpolations du Séminaire de l'Éthique » dans *Ornicar, Revue du champ freudien*, n° 28, Paris, Navarin, 1984, p.7-18.
- LACAN, J. 1960a. Remarques sur le rapport de Daniel Lagache dans *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.647-684.
- LACAN, J. 1960b. Subversion du sujet et dialectique du désir dans *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
- LACAN, J. 1962-1963. Le Séminaire, Livre X, L'angoisse, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2004.
- LACAN, J. 1964. Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973.
- LACAN, J. 1966-1967. La logique du fantasme, séminaire inédit.
- LACAN, J. 1967. « Psychanalyse et médecine » dans *Lettres de l'École Freudienne*, 1967, 1, p.34-61.
- LACAN, J. 1969-1970. Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, mars 1991.
- LACAN, J. 1971-1972. «...ou pire » dans *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001.
- LACAN, J. 1972-1973. Le Séminaire, livre XX, Encore, Paris : Seuil, 1975.
- LACAN, J. 1973-1974. RSI, séminaire inédit.
- LACAN, J. 1974. Les non dupes errent, séminaire inédit.
- LACAN, J. 1975. « La Troisième », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, 16.
- LACAN, J. 1975. «Conférence à Genève sur le symptôme », *Bloc Notes de la psychanalyse*, 5, Genève, 1985.
- LE ROUX, R. 2007. Psychanalyse et cybernétique. Les machines de Lacan, *L'évolution psychiatrique*, 72, p.346-369.
- MILLER, J.A. 1999. Les six paradigmes de la jouissance, *La Cause Freudienne*, 43
- MILLER, J.A. 2002. « Le dernier enseignement de Lacan », dans *La Cause freudienne*, mai 2002, 51, p.7-32,
- MILLER, J.A. 2008. *Tout le monde est fou*, séminaire inédit, séance 8 du mercredi 30 janvier 2008.
- POST, R. 1992. « Transduction of Psychosocial Stress Into the Neurobiology of Recurrent, dans *Affective Disorder*», dans *Am.J. Psychiatry*. August 1992, 149, 8, p 999-1010.
- ROBINSON, TE & BERRIDGE, KC. 1995. The psychology and neurobiology of addictions : an incentive sensitization view, *Addictions*, 2000, 1995, (suppl 2), p.91-117
- SOLER, C. 1991-1992. Séminaire au Département de psychanalyse. Section clinique Université de Paris VIII, séminaire inédit.
- Stahl, S. *Psychopharmacologie essentielle*, Paris : Flammarion, 2002
- VALAS, P. 1998. Les di(t)mensions de la jouissance, Paris, Erès.